FRC 5.572A

Chicago: Newberry Library

Newberry Library, Chicago

Jean Bart
F.RC 5.572.A

DÉLUGE
DES ARISTOCRATES,

OU le Grand Jérôme, petit Fils de Jean BART, *Recruteur de renom, avec ſon épée de longueur, vient détruire tous ces diables de Cabaleurs.*

Victoire ſera ſur ma tête par la protection de l'Aſſemblée Nationale.

A Paris, l'an ſecond de la Liberté.

Ah ! qu'on vous craint bien peu, avec votre muſique !...
Faibles & lâches ennemis : ni vous, ni votre clique,
Malgré tous vos efforts, ne ſauriez ébranler
Cette Conſtitution qui vous fait enrager.
Croyez-moi, nom d'un dieu, perfides, rendez-vous ;
Ou vous ſerez la proie de nos juſtes courroux.

HÉ mille diables, que vois-je ? mon grand-père déjà vieux veut encore dégainer ſon grand ſabre contre les Brigands qui troublent le repos public. Le Père Duchêne, ce bon vivant, voudrait de tout ſon cœur mettre flamberge en main contre les Chiens qui ont léché les aſſiettes du brave la Fayette. Et moi, mort d'un dinde rôti, je me tiendrais au coin

5019

du feu, à gratter les pieds de ma Fanchon, & à m'amuſer à vuider quelques bouteilles de Brandevin, quand, depuis les bords du Rhin, juſqu'au-delà de ceux du Rhône, tout eſt en rumeur & en combuſtion. Nom d'un chat écorché, oh que mon épée périſſe, que les ſources tariſſent, que le nom de Bretenr à jamais s'anéantiſſe, avant que Jérôme ſouffre un tel aviliſſement ! Quand j'entends le tambour, tous les diables d'enfers ne me retiendraient pas, il faut que je marche, le bruit des armes me fait éprouver de délicieuſes ſenſations ; je ſaute de joie, comme un danſeur au ſon des inſtrumens. Combattre eſt mon refrein ; vaincre ou mourir, ma déviſe ; l'oiſiveté ſerait ma mort. Gardera Fanchon qui pourra, pour moi, je vais pouſſer des bottes de longueur contre les ſacrés gueux d'Ariſtocrates, & s'ils ſont aſſez J... f... de mal parer, pour prix de leur mal adreſſe, le compliment leur entrera dans les boyaux. Ils ſavent ſacrebleu bien, de quel bois je me chauffe ; j'en ai déjà boucané plus d'un, mais ce n'eſt rien encore, en comparaiſon des coups fourrés que je veux leur porter. Ah ! s'ils les parent, ils ſeront bons garçons ; mais, nom d'un foutre, je n'en crois rien ; ils ont le foie blanc ; ils ne ſavent qu'attaquer leur ennemi par derrière, quand il n'eſt pas en défenſe, & lâchement. Ah ! comme les bougres vont rompre en arrière ! mais je ſuis bon cheval de poſte, je les joindrai. Je jure, nom d'un cou coupé, qu'ils ſentiront la peſanteur de mon bras ; il eſt vigoureux, mille enclumes. Lorſqu'on n'a que vingt-deux ans, du courage & de l'adreſſe on eſt foutu pour péter au nez de ſon antagoniſte ; & quand le ſacrebleu me monte, qui me contrarie, n'a pas beau jeu. Mais on pourrait me dire, Jérôme, je crois que tu nous fout de la paille aux yeux, avec tes belles paroles ? Et de grace, Meſſieurs, un peu de patience ; c'eſt

elle qui fait venir à bout de tout; quoique mon père m'ait toujours dit que c'eſt la vertu des ânes; c'eſt pourtant un homme, mille boulets rouges, qui s'entendait en affaires; il avait gardé pendant quinze ans les dindes du Seigneur de notre Village, & vous penſez bien, que quand on fréquente ſi bonne compagnie, on devient plein d'eſprit. Mais ce n'eſt pas, nom d'un diable, de quoi il s'agit; c'eſt bien autre choſe qui me tient la puce à l'oreille; comme, nom d'un capucin raſé, je ſuis plus propre à faire un coup de lame, à vuider un flacon de vin, & à careſſer un tendron, qu'à former un projet; je voudrais ſavoir ſi, avant de commencer la danſe avec ces Meſſieurs, il ne ſerait pas à propos de pouſſer tierce, quarte, coups de ſeconde & quelques flanconades avec la famille noire, griſe, blanche, minime, &c., barbue ou raſée, rebèle aux Décrets de l'Aſſemblée Nationale; mais ces B... à l'huile ſont ſi poltrons, que la peur leur ferait tomber la lame des mains & chier dans leur ſoutane. Il faudra, nom d'un froc raccourci, ſe contenter de leur faire danſer les olivettes; ils ſont plus propres à cela qu'à toute autre choſe; ils ont de quoi payer les violons, & les danſeuſes ne leur manquent pas; chacun d'eux, ou peu s'en faut, mille calotes briſées, a ſa couſine, ſa nièce ou ſa ſœur; & Dieu ſait s'ils ſont parens d'autre manière que je le ſuis moi-même avec Fanchon. A propos de la pauvre fille, ſon petit cœur qui eſt tendre comme le regard d'une bigotte pour ſon bien aimé Directeur, va être briſé de douleur, quand elle ſaura que ſon cher Jérôme quitte ſes attraits pour voler à la gloire. Je vais lui faire mes adieux, lui dire que Jean-Bart m'attend, qu'il a beſoin de mon épée de longueur & de mon bras pour combattre avec lui contre les Brigands; elle pleurera, & moi, mille ventres percés, qui ai le cœur mou comme le dos d'une tortue, je

rirai à ventre déboutonné; je lui ferai une careſſe de bonne amitié ; nous nous quitterons amis, & je partirai.

Mais, qui diable vient à moi ; c'eſt un bon vieillard, il paraît avoir été luron ; mais il eſt bien vieux; ſes jambes le ſoutiennent avec peine ; je le connais, c'eſt un ancien maître d'armes ; c'eſt Bras-de-fer ; aurait-il eu, diſpute avec quelqu'un ?

BRAS DE FER.

Bon jour, Camarade, veux-tu que nous buvions bouteille enſemble, & je te conterai ce qu'on dit de ces B... d'Ariſtocrates ?

LE GRAND JÉROME.

Je le veux bien ; aſſieds-toi, Papa, & conte-moi ça au plus juſte. Marguerite, apporte du vin. Tiens, je veux que Bras-de-fer ſoit ton amoureux.

MARGUERITE, Servante de Cabaret.

C'eſt un Barbon, je ne voulons pas de lui ; ſi c'était vous, Monſieur Jérôme, paſſe pour le coup.

LE GRAND JÉROME.

Nous verrons çà, ma petite, quand je ſerai de retour de mon expédition.

BRAS DE FER.

Allons, Jérôme, tais-toi donc, & écoute-moi. On dit que les j.. f... d'Ariſtocrates avaient fait recrue d'un grand nombre de Vauriens, & qu'ils devaient attaquer dans la nuit, les braves Patriotes endormis dans leurs maiſons. Leur mot de ralliement était *Ut*, auquel il fallait répondre par celui de *Muſique*. Quiconque n'aurait pas eu connaiſſance de ces bougreries-là, aurait été égorgé impitoyablement. Eh bien ! Jérôme, qu'en dis-tu ?

JÉROME.

Ce que j'en dis, moi ! nom d'un tonnerre ! c'eſt que ces gredins-là ſont autant de chiens enragés, indignes de vivre !

BRAS-DE-FER.

Oh ! doucement, foutre ; ce n'eſt pas encore tems ; les maiſons des Citoyens qui ont le plus favoriſé la Révolution ; celles des Membres des Directoires du Département, des Maire, Officiers Municipaux & autres bons Patriotes, devaient être, les unes incendiées, les autres pillées, les gens maſſacrés. Pendant cette belle cérémonie, on aurait ſonné le tocſin ; on aurait fait ſauter en l'air pluſieurs endroits minés, préparés pour cela. Tous ceux qui n'auraient pas été de l'abominable complot des muſiciens, auraient été aſſaſſinés ſans miſéricorde.

JÉROME.

Eſt-il poſſible que tant de méchanceté entre dans le cœur des hommes ! Mort de ma vie, ſi le moindre ſentiment d'humanité pouvait trouver accès dans le cœur de ces barbares, ils verraient bien que ce n'eſt pas le pauvre peuple à qui ils doivent s'en prendre, c'eſt à eux-mêmes. Ce ſont leurs forfaits, leurs ſcélérateſſes, qui leur ont aliéné tous les cœurs ; ce ſont leurs brigandages, leurs injuſtices envers tous les individus qu'ils nommaient roturiers & appelaient canaille, & que quelquefois pour avoir tué un lapin, un lièvre dans leur propre champ, ils faiſaient périr dans un cachot ou aux galères. C'eſt leur refus de contribuer au paiement des impôts, qui a indigné chaque Citoyen d'un bout du Royaume à l'autre ; & c'eſt avec d'autant plus de raiſon, que, poſſédant la meilleure

partie des biens fonds, ils ne payaient aucune charge Ils auraient même enlevé jusqu'à la subsistance du pauvre laboureur & de l'artisan, pour fournir à leur faste insolent.

BRAS-DE-FER.

Eh ! morbleu, mon ami ! tu fais le pédant ? où diable en as-tu tant appris ? Tu m'abasourdis avec ton beau raisonnement.

JÉROME.

Va, ne te moques pas tant de moi, mon vieux ? Si je sais mal dire, je sais bien faire, & cela vaut mieux. Si on m'en croyait, ces loups carnassiers auraient bougrement chaud ; je les ferais danser sur un ton de musique qui, sûrement, ne leur plairait pas.

BRAS-DE-FER.

Eh bien foutre ! dis-moi donc ce qu'il faudrait faire pour les empêcher de troubler désormais notre repos?

JÉROME.

Comme je compare un méchant Aristocrate à un loup affamé d'égorger un troupeau, ou du moins à un renard rusé ; je voudrais que pour que le loup ne pût plus égorger les moutons, & le renard les poulets, on leur limât les dents de si près, qu'ils ne pussent plus mordre, & que même, pour plus de sûreté, on leur arrachât jusqu'aux chicots de la machoire.

BRAS-DE-FER.

Comme tu y vas, sacrebleu ! & de nos épées qu'en ferions-nous alors ? Elles deviendraient fort inutiles.

JÉROME.

Pas tant que tu penses, mille clochers brisés, nous

en ferions des limes, ou des instrumens de dentiste.

BRAS-DE-FER.

Vas, crois-moi, Jérôme, gardons nos épées pour nous en servir au besoin. Un guerrier doit toujours être sur la défensive, mais ne jamais attaquer mal-à-propos. Le vrai courage consiste plutôt à pardonner une injure qu'à la venger. La clémence est la plus louable des vertus. C'est moi, mille jupes coupées, qui te le dis. J'ai acquis de l'expérience à mes dépens; il ne faut pourtant pas se laisser marcher sur le pied; on abuserait de notre bonté. Quand on a terrassé le serpent, s'il ose se lever encore contre celui qui l'a abattu, alors plus de miséricorde, il faut lui couper le cou, pour qu'il ne morde plus. Disons à ces perturbateurs de notre repos, à leurs abominables supôts, que s'ils ont l'audace de tenter encore une contre-révolution, ils sont foutus, que leurs perruques & leurs chapeaux seront de reste; & à ces corbeaux, oiseaux voraces, apprenons-leur que s'ils s'avisent de vouloir exciter à la sédition & faire sonner l'alarme, leur sacré calotte, bonnet carré, rabat, &c. seront foutus en déroute sans merci. Mais cependant, Camarade, je conseille toujours à la Nation, d'avoir l'œil alerte & de se souvenir, triple voile déchiré, que quand le renard rampe sur le ventre, ou lorsqu'il fait semblant de dormir, c'est pour mieux surprendre les poules; & ce ne serait pas un grand miracle, si, au moment que la sacrée clique des Aristocrates, paraît consternée, elle aiguisait sourdement ses poignards pour nous en frapper, si nous dormions. Voici donc ce que tu dois faire, mon ami; tu es jeune, sacré nom d'un bleu, & en état de te tirer de la mêlée, parts, parcours toutes les villes du Royaume, recrute pour la Nation, augmente le nombre des bons Volontaires, dis-leur, que pour prix de leurs services, ils auront la liberté; que dis-je, f... ! nous l'avons déjà l'éga-

lité, la prétention à tous les emplois ; que les titres des Nobles ne feront plus un obstacle aux talens du Tiers-Etat ; en un mot, que tout homme aujourd'hui n'a de maître que la Loi ; qu'un tel bien, ventrebleu, mérite qu'on fasse tous les sacrifices possibles pour le conserver. Que si jamais nos ennemis venaient à reprendre le dessus, nous serions perdus ; ils nous chargeraient de fers. Suis ta haute destinée ; sers ta Patrie, en vaillant guerrier. Que ne puis-je te suivre ! mais les forces me manquent ; je me vois condamné à mourir ici comme un chien, la paille au cul.

JÉROME.

Tu me mets du baume dans le sang, mille capucins bottés & éperonés. Adieu, je pars, oh que de recrues je vais faire ! il n'y aura pas de bon Français qui ne prenne parti avec moi ; l'honneur peut tout sur notre Nation. Suivi de braves Patriotes, que craindrons-nous ? Ah ! mille bombes, que les rebèles tremblent ! tant de bras levés sur eux sont plus que suffisans pour les terrasser. Qu'ils disent donc d'avance, *meâ culpâ*, ou qu'ils se préparent à dire leur *in manus*. Oh que de Clers l'on trouverait pour chanter *leur Libera* ! Si toutefois la parque ennemie tranchait les jours de Jérôme le vainqueur, avant l'heureuse fin de la révolution, j'ordonne à tout bretteur, maître d'armes & tapageur, de faire de ma peau une caisse de tambour ; à ce son, les Aristocrates foutront le camp d'une lieue loin ; ils croiront toujours avoir à leurs trousses, le plus implacable de leurs ennemis.

Le Grand JÉROME, Recruteur pour la Nation.

A PARIS,

Chez P. A. NOBERT, Imprimeur-Libraire, Rue Ste. Ursule, proche les Augustins.

Newberry Library, Chicago

Newberry Library, Chicago

MAY 1960